

Poésies nouvelles

Pièces diverses

Texte établi par François BRUNET, Maître de Conférences à l'Université Paul Valéry, Montpellier. Le texte reproduit est celui de la première édition (1845), à la fin des Poésies complètes de Théophile Gautier, chez Charpentier (pages 297 à 367). L'orthographe d'époque est respectée, y compris dans les accents (séve, siège, assiége etc.). Les coquilles (très peu nombreuses), ont été corrigées. Dans cette édition, seuls les É ou Ê majuscules sont accentués. Nous avons également accentué À, Ô, Ê.

Vous voulez de mes vers, reine aux yeux fiers et doux !
Hélas ! vous savez bien qu'avec les chiens jaloux,
Les critiques hargneux, aux babines froncées,
Qui traînent par lambeaux les strophes dépecées,
Toute la pâle race au front jauni de fiel
Dont le bonheur d'autrui fait le deuil éternel,
J'aboie à pleine gueule, et plus fort que les autres.
O poètes divins, je ne suis plus des vôtres :
On m'a fait une niche où je veille tapi,
Dans le bas du journal comme un dogue accroupi ;
Et j'ai pour bien longtemps, sur l'autel de mon âme,
Renversé l'urne d'or où rayonnait la flamme.
Pour moi plus de printemps, plus d'art, plus de sommeil ;
Plus de blonde chimère au sourire vermeil,
De colombe privée, au col blanc, au pied rose,
Qui boive dans ma coupe et sur mon doigt se pose.
Ma poésie est morte, et je ne sais plus rien,
Sinon que tout est laid, sinon que rien n'est bien.
Je trouve, par état, le mal dans toute chose,
Les taches du soleil, le ver de chaque rose ;
Triste infirmier, je vois l'ossement sous la peau,
La coulisse en dedans et l'envers du rideau.
Ainsi je vis. — Comment la belle Muse antique,
Droite sous les longs plis de sa blanche tunique,
Avec ses cheveux noirs en deux flots déroulés,
Comme le firmament de fleurs d'or étoilés,
Sans se blesser la plante à ces tessons de verre,
Pourrait-elle descendre auprès de moi sur terre ?

Mais les belles toujours sont puissantes sur nous :
Les lions sur leurs pieds posent leurs mufles roux.
Ce que ne ferait pas la Muse aux grandes ailes,
La Vierge aonienne aux grâces éternelles,
Avec son doux baiser et la gloire pour prix,
Vous le faites, ô reine ! et dans mon cœur surpris
Je sens germer les vers, et, toute réjouie,
S'ouvrir comme une fleur la rime épanouie !

À LA PRINCESSE BATHILDE.

La cloche matinale enfin a sonné l'heure
Où les pâles Wilis, qu'un jour trop vif effleure,
Près du sylphe qui dort vont se glisser sans bruit
Au cœur des nénufars et des belles de nuit ;
Giselle défaillante avec de molles poses
Lentement disparaît sous son linceul de roses,
Et l'on n'aperçoit plus du fantôme charmant
Qu'une petite main tendue à son amant.
— Alors vous paraissez, chasseresse superbe,
Traînant votre velours sur le velours de l'herbe,
Un sourire à la bouche, un rayon dans les yeux,
Plus fraîche que l'aurore éclore au bord des cieux ;
Belle au regard d'azur, à la tresse dorée,
Que sur ses blancs autels la Grèce eût adorée ;
Pur marbre de Paros, que les Grâces, en chœur,
Dans leur groupe admettraient pour quatrième sœur.
— De la forêt magique illuminant la voûte,
Une vive clarté se répand, — et l'on doute
Si le jour, qui renaît dans son éclat vermeil,
Vient de votre présence ou s'il vient du soleil !
Giselle meurt ; Albert éperdu se relève,
Et la réalité fait envoler le rêve ;
Mais en attrait divins, en chaste volupté,
Quel rêve peut valoir votre réalité !

Oui, Forster, j'admiraï ton oreille divine ;
Tu m'avais bien compris, l'éloge se devine :
Qu'elle est charmante à voir sur les bandeaux moirés
De tes cheveux anglais si richement dorés !
Jamais Benvenuto, dieu de la ciselure,

N'a tracé sur l'argent plus fine niellure,
Ni dans l'anse d'un vase enroulé d'ornement
D'un tour plus gracieux et d'un goût plus charmant !
Épanouie au coin de ta tempe bleuâtre ?
Elle semble, au milieu de ta blancheur d'albâtre,
Une fleur qui vivrait, une rose de chair,
Une coquille ôtée à l'écrin de la mer !
Comme en un marbre grec, elle est droite et petite,
Et le moule en est pris sur celle d'Aphrodite.
Bienheureux le bijou qui de ses lèvres d'or
Baise son lobe rose, — et plus heureux encor
Celui qui peut verser, ô faveur sans pareille !
Dans les contours nacrés de sa conque vermeille,
Tremblant d'émotion, pâissant, éperdu,
Un mot mystérieux, d'elle seule entendu !

PRIÈRE.

Comme un ange gardien prenez-moi sous votre aile ;
Tendez, en souriant et daignant vous pencher,
À ma petite main votre main maternelle,
Pour soutenir mes pas et me faire marcher !
Car Jésus le doux maître, aux célestes tendresses,
Permettait aux enfants de s'approcher de lui ;
Comme un père indulgent il souffrait leurs caresses,
Et jouait avec eux sans témoigner d'ennui.
Ô vous qui ressemblez à ces tableaux d'église
Où l'on voit, sur fond d'or, l'auguste Charité
Préservant de la faim, préservant de la bise
Un groupe frais et blond dans sa robe abrité ;
Comme le nourrisson de la mère divine,
Par pitié, laissez-moi monter sur vos genoux,
Moi pauvre jeune fille, isolée, orpheline,
Qui n'ai d'espoir qu'en Dieu, qui n'ai d'espoir qu'en vous !

À UNE JEUNE ITALIENNE

Février grelottait blanc de givre et de neige ;
La pluie, à flots soudains, fouettait l'angle des toits ;
Et déjà tu disais : — Ô mon Dieu ! quand pourrai-je
Aller cueillir enfin la violette au bois ?
Notre ciel est pleureur, et le printemps de France,
Frileux comme l'hiver, s'assied près des tisons ;
Paris est dans la boue au beau mois où Florence
Égrène ses trésors sous l'émail des gazons.

Vois, les arbres noircis contournent leurs squelettes ;
Ton âme s'est trompée à sa douce chaleur :
Tes yeux bleus sont encor les seules violettes,
Et le printemps ne rit que sur ta joue en fleur !

À TROIS PAYSAGISTES.

SALON DE 1839.

C'est un bonheur pour nous, hommes de la critique,
Qui, le collier au cou, comme l'esclave antique,
Sans trêve et sans repos, dans le moulin banal
Tournons aveuglément la meule du journal,
Et qui vivons perdus dans un désert de plâtre,
N'ayant d'autre soleil qu'un lustre de théâtre,
Qu'un grand paysagiste, un poète inspiré,
Au feuillage abondant, au beau ciel azuré,
Déchire d'un rayon la nuit qui nous inonde
Et nous fasse un portrait de la beauté du monde,
Pour nous montrer qu'il est encor loin des cités,
Malgré les feuillets, de sévères beautés
Que du livre de Dieu la main de l'homme efface ;
De l'air, de l'eau, du ciel, des arbres, de l'espace,
Et des prés de velours, qu'avril étoile encor
De paillettes d'argent et d'étincelles d'or !
— Enfants déshérités, hélas ! sans la peinture,
Nous pourrions oublier notre mère nature ;
Nous pourrions, assourdis du vain bourdonnement
Que fait la presse autour de tout événement,
Le cœur envenimé de futilles querelles,
Perdre le saint amour des choses éternelles,
Et ne plus rien comprendre à l'antique beauté,
À la forme, manteau sur le monde jeté,
Comme autour d'une vierge une souple tunique,
Ne voilant qu'à demi sa nudité pudique !
Merci donc, ô vous tous, artistes souverains !
Amants des chênes verts et des rouges terrains,
Que Rome voit errer dans sa morne campagne,
Dessinant un arbuste, un profil de montagne,
Et qui nous rapportez la vie et le soleil
Dans vos toiles qu'échauffe un beau reflet vermeil !
Sans sortir, avec vous nous faisons des voyages ;
Nous errons, à Paris, dans mille paysages ;
Nous nageons dans les flots de l'immuable azur,
Et vos tableaux, faisant une trouée au mur,
Sont pour nous comme autant de fenêtres ouvertes,
Par où nous regardons les grandes plaines vertes,
Les moissons d'or, le bois que l'automne a jauni,

Les horizons sans borne et le ciel infini !
Ainsi nous vous voyons, austères solitudes,
Où l'âme endort sa peine et inquiétudes !
Grottes de Cervara, que d'un pinceau certain
Creusa profondément le sévère Bertin ;
Ainsi nous vous voyons avec vos blocs rougeâtres
Aux flancs tout lézardés, où les chèvres des pâtres
Se pendent à midi sous le soleil ardent,
Sans trouver un bourgeon à ronger de la dent ;
Avec votre chemin poudroyant de lumière,
De son ruban crayeux rayant le sol de pierre,
Bien rarement foulé par le talon humain,
Et se perdant au fond parmi le champ romain.
— Les grands arbres fluets, au feuillé sobre et rare,
À peine noircissant leurs pieds d'une ombre avare,
Montent comme la flèche et vont baigner leur front
Dans la limpidité du ciel clair et profond ;
Comme s'ils dédaignaient les plaisirs de la terre,
Pour cacher une nymphe ils manquent de mystère :
Leurs branches, laissant trop filtrer d'air et de jour,
Éloignent les désirs et les rêves d'amour ;
Sous leur grêle ramure un maigre anachorète
Pourrait seul s'abriter et choisir sa retraite.
Nulle fleur n'adoucit cette sévérité ;
Nul ton frais ne se mêle à ta fauve clarté ;
Des blessures du roc, ainsi que des vipères
Qui sortent à demi le corps de leurs repaires,
De pâles filaments d'un aspect vénéneux
S'allongent au soleil en enlaçant leurs nœuds ;
Et l'oiseau pour sa soif n'a d'autre eau que les gouttes, —
Pleurs amers du rocher, — qui suintent des voûtes.
Cependant ce désert a de puissants attraits
Que n'ont point nos climats et nos sites plus frais,
Où l'ombrage est opaque, où dans des vagues d'herbes
Nagent à plein poitrail les génisses superbes :
C'est que l'œil éternel brille dans ce ciel bleu,
Et que l'homme est si loin qu'on se sent près de Dieu !
O mère du génie! ô divine nourrice !
Des grands cœurs méconnus pâle consolatrice,
Solitude ! qui tends tes bras silencieux
Aux ennuyés du monde, aux aspirants des cieux,
Quand pourrai-je avec toi, comme le vieil ermite,
Sur le livre pencher ma tête qui médite !
Plus loin, c'est Aligny, qui, le crayon en main,
Comme Ingres le ferait pour un profil humain,
Recherche l'idéal et la beauté d'un arbre,
Et cisèle au pinceau sa peinture de marbre.
Il sait, dans la prison d'un rigide contour,
Enfermer des flots d'air et des torrents de jour,

Et dans tous ses tableaux, fidèle au nom qu'il signe,
Sculpteur athénien, il caresse la ligne,
Et, comme Phidias le corps de sa Vénus,
Polit avec amour le flanc des rochers nus.
Voici la *Madeleine*. — Une dernière étoile
Luit comme une fleur d'or sur la céleste toile :
La grande repentie, au fond de son désert,
En extase, à genoux, écoute le concert
Que dès l'aube lui donne un orchestre angélique,
Avec le kinnar juif et le rebec gothique.
Un rayon curieux, perçant le dôme épais,
Où les petits oiseaux dorment encore en paix,
Allume une auréole aux blonds cheveux des anges,
Illuminés soudain de nuances étranges,
Tandis que leur tunique et le bout de leurs pieds
Dans l'ombre du matin sont encore noyés.
— Fauve et le teint hâlé comme Cérès la blonde,
La campagne de Rome, embrasée et féconde,
En sillons rutilants jusques à l'horizon
Roule l'océan d'or de sa riche *moisson*.
Comme d'un encensoir la vapeur embaumée,
Dans le lointain tournoie et monte une fumée,
Et le ciel est si clair, si cristallin, si pur,
Que l'on voit l'infini derrière son azur.
Au-devant, près d'un mur réticulaire, en briques,
Sont quelques laboureurs dans des poses antiques,
Avec leur chien couché, haletant de chaleur,
Cherchant contre le sol un reste de fraîcheur ;
Un groupe simple et beau dans sa grâce tranquille,
Que Poussin avoûrait et qu'eût aimé Virgile.
Mais voici que le soir du haut des monts descend :
L'ombre devient plus grise et va s'élargissant ;
Le ciel vert a des tons de citron et d'orange.
Le couchant s'amincit et va plier sa frange ;
La cigale se tait, et l'on n'entend de bruit
Que le soupir de l'eau qui se divise et fuit.
Sur le monde assoupi les heures taciturnes
Tordent leurs cheveux bruns mouillés des pleurs nocturnes.
À reste-t-il assez de jour pour voir,
Corot, ton nom modeste écrit dans un coin noir.
Nous voici replongés dans la brume et la pluie,
Sur un pavé de boue et sous un ciel de suie,
Ne voyant plus, au lieu de ces beaux horizons,
Que des angles de murs ou des toits de maisons ;
Le vent pleure, la nuit s'étoile de lanternes,
Les ruisseaux miroitant lancent des reflets ternes ;
Partout des bruits de char, des chants, des voix, des cris.
Blonde Italie, adieu ! — Nous sommes à Paris !

FATUITÉ.

Je suis jeune ; la pourpre en mes veines abonde ;
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.
Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours.
Plus d'une m'a remis la clef d'or de son âme ;
Plus d'une m'a nommé son maître et son vainqueur ;
J'aime, et parfois un ange avec un corps de femme
Le soir descend du ciel pour dormir sur mon cœur.
On sait mon nom ; ma vie est heureuse et facile ;
J'ai plusieurs ennemis et quelques envieux ;
Mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile,
Et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux.

LES MATELOTS.

Sur l'eau bleue et profonde
Nous allons voyageant,
Environnant le monde
D'un sillage d'argent,
Des îles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé,
Jusqu'au pôle gelé...
Les petites étoiles
Montrent de leur doigt d'or
De quel côté les voiles
Doivent prendre l'essor ;
Sur nos ailes de toiles,
Comme de blancs oiseaux,
Nous effleurons les eaux.
Nous pensons à la terre
Que nous fuyons toujours,
À notre vieille mère,
À nos jeunes amours ;
Mais la vague légère
Avec son doux refrain
Endort notre chagrin.
Le laboureur déchire
Un sol avare et dur ;

L'éperon du navire
Ouvre nos champs d'azur,
Et la mer sait produire,
Sans peine ni travail,
La perle et le corail.
Existence sublime !
Bercés par notre nid,
Nous vivons sur l'abîme
Au sein de l'infini ;
Des flots rasant la cime,
Dans le grand désert bleu
Nous marchons avec Dieu !

LA FUIITE.

KADIDJA.

Au firmament sans étoile
La lune éteint ses rayons ;
La nuit nous prête son voile ;
Fuyons ! fuyons !

AHMED.

Ne crains-tu pas la colère
De tes frères insolents,
Le désespoir de ton père,
De ton père aux sourcils blancs ?

KADIDJA

Que m'importent mépris, blâme,
Dangers, malédictions !
C'est dans toi que vit mon âme.
Fuyons ! fuyons !

AHMED.

Le cœur me manque ; je tremble,
Et, dans mon sein traversé,
De leur kandjar il me semble
Sentir le contact glacé !

KADIDJA.

Née au désert, ma cavale
Sur les blés, dans les sillons,
Volerait, des vents rivale.
Fuyons ! fuyons !

AHMED.

Au désert infranchissable,
Sans parasol pour jeter
Un peu d'ombre sur le sable,
Sans tente pour m'abriter...

KADIDJA

Mes cils te feront de l'ombre ;
Et, la nuit, nous dormirons
Sous mes cheveux, tente sombre.
Fuyons ! fuyons !

AHMED.

Si le mirage illusoire
Nous cachait le vrai chemin,
Sans vivres, sans eau pour boire,
Tous deux nous mourrions demain.

KADIDJA.

Sous le bonheur mon cœur ploie ;
Si l'eau manque aux stations,
Bois les larmes de ma joie.
Fuyons ! fuyons !

GAZHEL.

Dans le bain, sur les dalles,
À mon pied négligent
J'aime à voir des sandales
De cuir jaune et d'argent.
En quittant ma baignoire,
Il me plaît qu'une noire
Fasse mordre à l'ivoire
Mes cheveux, manteau brun,
Et, versant l'eau de rose,
Sur mon sein qu'elle arrose,
Comme l'aube et la rose,
Mêle perle et parfum.
J'aime aussi l'odeur fine
De la fleur des Houris ;
Sur un plat de la Chine
Des sorbets d'ambre gris,
L'opium, ciel liquide,
Poison doux et perfide,
Qui remplit l'âme vide
D'un bonheur étoilé ;
Et, sur l'eau qui réplique,
Un doux bruit de musique
S'échappant d'un caïque
De falots constellé.
J'aime un fez écarlate
De sequins bruissant,
Où partout l'or éclate,
Où reluit le croissant.

L'arbre en fleur où se pose
L'oiseau cher à la rose,
La fontaine où l'eau cause,
Tout me plaît tour à tour ;
Mais, au ciel et sur terre,
Le trésor que préfère
Mon cœur jeune et sincère,
C'est amour pour amour !

Dans un baiser l'onde au rivage
Dit ses douleurs ;
Pour consoler la fleur sauvage
L'aube a ses pleurs ;
Le vent du soir conte sa plainte
Au vieux cyprès ;
La tourterelle au térébinthe
Ses longs regrets.
Aux flots dormants, quand tout repose,
Hors la douleur,
La lune parle, et dit la cause
De sa pâleur.
Ton dôme blanc, Sainte-Sophie,
Parle au ciel bleu,
Et, tout rêveur, le ciel confie
Son rêve à Dieu.
Arbre ou tombeau, colombe ou rose,
Onde ou rocher,
Tout, ici-bas, a quelque chose
Pour s'épancher...
Moi, je suis seul, et rien au monde
Ne me répond,
Rien que ta voix morne et profonde,
Sombre Hellespont !

SULTAN MAHMOUD.

Dans mon harem se groupe,
Comme un bouquet
Débordant d'une coupe
Sur un banquet,

Tout ce que cherche ou rêve,
D'opium usé,
Et son ennui sans trêve,
Un cœur blasé ;
Mais tous ces corps sans âmes
Plaisent un jour
Hélas ! j'ai six cents femmes,
Et pas d'amour !
*

La biche et l'antilope,
J'ai tout ici,
Asie, Afrique, Europe,
En raccourci ;
Teint vermeil, teint d'orange,
Œil noir ou bleu,
Le charmant et l'étrange,
De tout un peu ;
Mais tous ces corps sans âmes
Plaisent un jour...
Hélas ! j'ai six cents femmes,
Et pas d'amour !
*

Ni la vierge de Grèce,
Marbre vivant ;
Ni la fauve négresse,
Toujours rêvant ;
Ni la vive Française,
À l'air vainqueur ;
Ni la plaintive Anglaise,
N'ont pris mon cœur !
Tous ces beaux corps sans âmes
Plaisent un jour...
Hélas ! j'ai six cents femmes,
Et pas d'amour !

À travers la forêt de folles arabesques
Que le doigt du sommeil trace au mur de mes nuits,
Je vis, comme l'on voit les Fortunes des fresques,
Un jeune homme penché sur la bouche d'un puits.
Il jetait, par grands tas, dans cette gueule noire
Perles et diamants, rubis et sequins d'or,
Pour faire arriver l'eau jusqu'à sa lèvre, et boire ;
Mais le flot flagellé ne montait pas encor.
Hélas ! que d'imprudents s'en vont aux puits sans corde,

Sans urne pour puiser le cristal souterrain,
Enfouir leur trésor afin que l'eau déborde,
Comme fit le corbeau dans le vase d'airain !
Hélas ! et qui n'a pas, épris de quelque femme,
Pour faire monter l'eau du divin sentiment,
Jeté l'or de son cœur au puits sans fond d'une âme,
Sur l'abîme muet penché stupidement !

L'ESCLAVE.

Captive et peut-être oubliée,
Je songe à mes jeunes amours,
À mes beaux jours,
Et par la fenêtre grillée
Je regarde l'oiseau joyeux,
Fendant les cieux.
Douce et pâle consolatrice,
Espérance, rayon d'en haut,
Dans mon cachot
Fais-moi, sous ta clarté propice,
À ton miroir faux et charmant
Voir mon amant !
Auprès de lui, belle Espérance,
Porte-moi sur tes ailes d'or,
S'il m'aime encor,
Et, pour endormir ma souffrance,
Suspend mon âme sur son cœur
Comme une fleur !

LES TACHES JAUNES.

Seul, le coude dans la plume,
J'ai froissé jusqu'au matin
Les feuillets d'un gros volume
Plein de grec et de latin ;
Car nulle étroite pantoufle
Ne traîne au pied de mon lit,
Et mon chevet n'a qu'un souffle
Sous ma lampe qui pâlit.
Cependant des meurtrissures
Marbrent mon corps, que n'a pas
Tatoué de ses morsures
Un vampire aux blancs appas.
S'il faut croire un conte sombre,

Les morts aimés autrefois
Nous marquent ainsi, dans l'ombre,
Du sceau de leurs baisers froids.
À leurs places, dans nos couches,
Ils s'allongent sous les draps,
Et signent avec leurs bouches
Leur visite sur nos bras.
Seule, une de mes aimées,
Dans son lit noirâtre et frais,
Dort les paupières fermées
Pour ne les rouvrir jamais.
— Soulevant de ta main frêle
Le couvercle du cercueil,
Est-ce toi, dis, pauvre belle,
Qui, la nuit, franchis mon seuil,
Toi qui, par un soir de fête,
À la fin d'un carnaval,
Laissas choir, pâle et muette,
Ton masque et tes fleurs de bal ?
Ô mon amour la plus tendre,
De ce ciel où je te crois,
Reviendrais-tu pour me rendre
Les baisers que tu me dois ?

L'ONDINE ET LE PÊCHEUR.

Tous les jours, écartant les roseaux et les branches,
Près du fleuve où j'habite un pêcheur vient s'asseoir,
— Car sous l'onde il a vu glisser des formes blanches, —
Et reste là rêveur, du matin jusqu'au soir.
L'air frémit, l'eau soupire et semble avoir une âme ;
Un œil bleu s'ouvre et brille au cœur des nénufars ;
Un poisson se transforme et prend un corps de femme,
Et des bras amoureux, et de charmants regards...
" Pêcheur, suis-moi ; je t'aime.
Tu seras roi des eaux,
Avec un diadème
D'iris et de roseaux !
Perçant, sous l'eau dormante,
Des joncs la verte mante,
Auprès de ton amante
Plonge sans t'effrayer :
À l'autel de rocailles,
Prêt pour nos fiançailles,
Un prêtre à mains d'écailles

Viendra nous marier.
Pêcheur, suis-moi ; je t'aime.
Tu seras roi des eaux,
Avec un diadème
D'iris et de roseaux ! "
Et déjà le pêcheur a mis le pied dans l'onde
Pour suivre le fantôme au regard fascinant :
L'eau murmure, bouillonne et devient plus profonde,
Et sur lui se ferme en tournant...
" De ma bouche bleuâtre,
Viens, je veux t'embrasser,
Et de mes bras d'albâtre
T'enlacer,
Te bercer,
Te presser !
Sous les eaux, de sa flamme
L'amour sait m'embraser.
Je veux, buvant ton âme,
D'un baiser
M'apaiser,
T'épuiser !... "